

Séminaire des boursiers de la Fondation pour la Mémoire de la Shoah

9-10 janvier 2018

« *D'une mythologie de l'origine à une mythologie de la race : usages et appropriations de la « science du mythe » dans les théories raciales au tournant des XIXe et XXe siècles* »

La recherche que je mène depuis septembre 2017 grâce au soutien de la Fondation pour la Mémoire de la Shoah porte sur la construction du discours antisémite en Allemagne au tournant entre XIXe et XXe siècle, en interrogeant notamment comment y sont repris et mobilisés des motifs et des catégories relevant de la « science de la mythologie ».

Dès le début du XIXe siècle, le renouveau d'intérêt pour les matériaux mythologiques et le folklore qui traverse les sciences de l'Antiquité en Allemagne débouche très vite sur un débat dont l'objet est précisément la confiance que l'on peut accorder aux mythes dans l'étude du passé. Si la première visée de ce débat est, en ce sens, de réhabiliter le savoir du mythe face au savoir historique, en fondant l'étude des matériaux mythologiques sur des bases scientifiques, la « science de la mythologie » qui se développe ainsi contient en elle une réflexion sur le peuple considéré à partir de ce qu'on pourrait appeler sa mémoire commune et ses origines. C'est dans cette tentative de repenser le lien social comme le résultat d'un partage de caractères communs – mœurs, langue, tradition, etc. –, en un mot, de caractères nationaux, que la pensée antisémite puise largement dès la fin du XIXe siècle, pour appuyer sa hiérarchisation des races humaines. Parmi les nombreux motifs empruntés, il y en a toutefois qui se démarque des autres en raison de la place centrale qu'il acquiert au sein du discours antisémite au tournant du siècle : la thèse d'une origine maternelle du droit et des premières institutions sociales humaines que le juriste suisse Johann Jakob Bachofen formulait dans son ouvrage *Das Mutterrecht* en 1861¹.

L'hypothèse que notre travail de recherche se propose de développer est, en ce sens, la suivante : c'est en prenant appui sur la distinction que Bachofen opère entre sociétés maternelles et sociétés paternelle que la pensée antisémite fabrique de toute pièce une identité ethnique juive, qu'elle attribue aux Juifs en tant qu'individus singuliers mais aussi au judaïsme en tant que fait collectif, et autour de laquelle s'articule l'argumentaire du discours racial.

Mythe, peuple et nation

La première étape de cette recherche a consisté à examiner de plus près comment la « science de la mythologie » s'inscrit au sein de la dynamique nationale qui traverse l'histoire allemande au XIXe siècle. L'analyse de la triade nation/nationalité/nationalisme que Marcel Mauss développe dans son étude inachevée sur la nation s'est avérée en ce sens particulièrement utile². Elle permet, en effet, de contextualiser le renouveau d'intérêt allemand pour le mythe et le folklore dans le cadre d'une réflexion plus générale qui s'engage dans tous les pays d'Europe après la Révolution, en vue d'une redéfinition à la fois de l'idée même de nation et du lien d'appartenance³.

À partir de cet horizon théorique, il s'agissait alors de dégager les enjeux politiques et sociaux de la tentative de réhabiliter le savoir du mythe, en tant qu'unique trace qui demeure dans le présent du monde des origines auquel l'histoire n'a pas accès. C'est donc en raison de cette ancienneté que, dès 1810, année de parution de *Symbolik und Mythologie den Alten* de Friedrich Creuzer⁴, véritable déclencheur de la « science de la mythologie », l'étude des mythes semble ouvrir une voie pour remonter à l'origine des langues et par là à l'origine des peuples. À l'aide de la méthode

1 J.J.Bachofen, *Le Droit maternel*, Lausanne, L'Age d'Homme, 1996

2 M. Mauss, *La nation*, Paris, PUF, 2013. Pour une analyse approfondie de l'approche maussienne du phénomène national et des risques d'inversion auxquels la nationalité expose l'idée même de nation, je renvoie au commentaire de Bruno Karsenti, « Un autre approche de la nation : Marcel Mauss », *Revue du MAUSS*, vol. 36, n°2, 2010 p. 283- 294

3 Sur les enjeux théoriques, sociaux et politiques de cette redéfinition, notamment dans le cas français, cf. également G. Bras, *Les voies du peuple*, Paris, Editions Amsterdam, 2018 et F. Brahami, *La Raison du peuple*, Paris, Les Belles Lettres, 2017.

4 F. Creuzer, *Symbolik und Mythologie den Alten*, Leipzig, Darmstadt, Leske, 1810- 1812

comparative, une telle entreprise visait donc à formuler une critique à la tradition judéo-chrétienne, en opposant au récit biblique un autre récit des origines⁵. De ce point de vue, même s'il n'est pas tout à fait exact de dire, comme le fait Marcel Detienne, que la « science de la mythologie » se présentait comme une science de la parole « scandaleuse »⁶, en contraste avec le discours rationnel grec, elle est bel et bien une science de la parole. La longue histoire du mythe de la langue indo-germanique, retracée par Jean-Paul Demoule⁷, nous montre en effet que c'est dans la dimension linguistique, à l'aide des grammaires comparées, des étymologies et des traductions, qu'une critique à la tradition religieuse se met en place. Une critique qui, à ce stade, cherche à formuler un récit de l'histoire des peuples européens qui, sans ne plus dépendre du récit biblique, en garde néanmoins le schéma, à savoir celui d'une origine commune de toutes les langues et de tous les peuples qui serait liée à la Révélation du Dieu unique, à laquelle succéderait une dispersion des peuples et des langues.

C'est pourquoi il est important, en abordant ce débat, de le situer dans la lignée de cette *histoire culturelle* que, d'après Berlin, on peut faire remonter à Herder et avant lui à Gian Battista Vico⁸. Dans l'ambition qui guide la *Scienza Nuova*⁹ d'analyser ce que Berlin n'hésite pas à considérer comme une *sorte de conscience de soi collective*¹⁰, on retrouve en effet une préoccupation qui traverse également la réflexion allemande sur le mythe du début du XIXe siècle. Lorsque la pensée antisémite et les idéologies fascistes s'empareront des certains des motifs de ce débat, c'est précisément cette dimension universaliste qui sera déformée, par l'introduction d'une hiérarchie sur base raciale et donc biologique, mais aussi par une conception exacerbée du caractère unique du peuple porteur d'un destin qu'il se doit d'accomplir, y compris au détriment des autres peuples. Et c'est donc là qu'entrent en jeu à la fois le problème des catégories qui font qu'un peuple se définit comme tel et des origines des structures sociales, autant de questions auxquelles les recherches de Bachofen tentent d'apporter une réponse.

Le droit maternel : une autre histoire du social ?

Pour comprendre les raisons profondes qui sous-tendent le passage à la fin du XIXe siècle d'une mythologie de l'origine à une mythologie de la race, ma recherche se tournera ainsi vers le *Mutterrecht* de Bachofen pour préciser l'image qui y est esquissée des sociétés maternelles primitives.

Il importe ici, en premier lieu, de retracer brièvement l'histoire d'un ouvrage qui, en reprenant les paroles de Walter Benjamin, a eu et, pourrait-on dire, continue à avoir plus d'admirateurs que de véritables lecteurs¹¹. À travers les matériaux mythologiques, l'étude de Bachofen cherche à remonter aux origines du droit et des institutions sociales, convaincue par l'idée que la proximité que nous croyons reconnaître entre nos systèmes sociaux et ceux des Antiques, en réalité, n'en est pas une. Mais ce qui rend sa thèse bouleversante et explique l'histoire riche et controversée de sa postérité¹² est la conclusion à laquelle sa recherche aboutit : les premières sociétés humaines auraient été régies par un droit maternel, la forme patriarcale n'étant qu'un stade plus avancé, certes, mais aussi plus

5 Comme le montre bien Léon Poliakov dans son étude sur la construction du mythe aryen, dans l'Europe post-révolutionnaire le discours sur l'origine nationale passe toujours par une critique du récit biblique et plus particulièrement du caractère ancestral et originaire qui est accordé à la religion juive et, par là, au peuple juif. L. Poliakov, *Le mythe aryen*, Paris, Calman-Lévy, 1971, p. 13-20

6 M. Detienne, *L'invention de la mythologie*, Paris, Gallimard, 1981, pp. 27-49. Cela est sans doute vrai si l'on fait coïncider le début de cette « science de la mythologie » avec les premiers travaux de mythologie comparée de Max Müller au milieu du XIXe siècle. La visée d'une telle étude était en effet de remonter, à l'aide d'une méthode comparative, à l'origine de ce que l'auteur de la *Mythologie comparée* considérait comme une « maladie du langage ». M. Müller, « *Mythologie comparée* », Paris, Laffont, 2002.

7 J.P. Demoule, *Mais où sont passés les indos-européens*, Paris, Seuil, 2014

8 I. Berlin, *Le bois tordu de l'humanité*, Paris, Albin Michel, 1992, p. 60-64

9 G. Vico, *La Scienza nuova*, Paris, Fayard, 2001

10 *Ibid.*, p. 72

11 W. Benjamin, *Écrits français*, Paris, Gallimard, 1991, p. 103-104

12 Sur la réception des œuvres de Bachofen en Allemagne, cf. P. Davies, *Myth, matriarchy and modernity*, Berlin/New York, De Gruyter, 2010

tardif de l'évolution sociale.

Comme le souligne Friedrich Engels, qui commentera les théories de Bachofen dans *L'Origine de la famille et de la propriété privée*, deux mérites reviennent incontestablement à une telle entreprise¹³. Le premier est d'avoir, pour la première fois, porté l'attention sur l'histoire de la famille, en mettant notamment l'accent sur l'importance qu'ont les rapports entre les sexes pour la compréhension de l'évolution sociale, culturelle et politique de l'humanité. L'autre mérite de Bachofen est d'avoir montré ainsi que la loi paternelle n'est ni immuable ni naturelle, contrairement à la représentation de la famille patriarcale que le récit biblique offre et sur laquelle la famille bourgeoise s'est façonnée. En imposant une domination de la raison sur les sens, le patriarcat introduit ainsi au sein du social une double domination, celle de l'homme sur la femme et celle de l'humain sur la nature, comme reflet de la victoire de l'esprit, incarné par le masculin, sur la sensibilité et la matière, exprimés par le féminin.

C'est la relation que Bachofen établit ainsi entre le féminin et la nature qu'il convient ensuite d'examiner de plus près, pour comprendre quels sont les enjeux du point de vue social et politique d'un droit qui est *originellement* maternel et surtout quelles sont les caractéristiques de cette forme sociale maternelle que le patriarcat vient bouleverser, en transformant radicalement le lien social. Pour ce faire, toutefois, il est indispensable d'élargir l'analyse à un autre texte de Bachofen, *Die Versuch um Gräbersymbolik*, qui précède de deux ans son travail sur le droit maternel¹⁴. Comme le suggère l'historien italien Arnaldo Momigliano¹⁵, c'est là en effet que se précise la connexion entre le religieux et le social qui est au cœur de la définition du droit en tant qu'originellement maternel et donc lié au vivant, à la nature comme union de la mort et de la vie dont la figure de la mère est le symbole. L'intérêt que la théorie de Bachofen présente aux yeux de la pensée antisémite réside précisément dans cette relation étroite qui s'établit ainsi entre la mère et la terre, le féminin et la nature, un lien que les théories raciales déclineront sous le signe du sang et de l'appartenance, un lien naturel et naturalisant qui conçoit le peuple comme soudé autour d'une identité ethnique.

Race et altérité

L'usage que le discours antisémite fait des syntagmes peuple maternel/peuple paternel montre que c'est à chaque fois le deuxième terme qui fixe les caractères politiques et sociaux du premier. Autrement dit, il nous indique de quelle manière ce peuple est un peuple, quelle forme d'organisation sociale il exprime, comment il existe dans le présent et il a existé et continuera d'exister dans l'histoire. En premier lieu, il s'agira donc de contextualiser cet usage dans le cadre du débat sur l'assimilation, pour faire émerger le besoin auquel cette catégorisation semble répondre de manière plus efficace que les stéréotypes liés au féminin. Si l'association entre judaïsme/Juifs et féminin/femme est utilisée dès le XVIII^e siècle pour décrire l'*altérité radicale* qui caractériserait les Juifs face aux autres peuples¹⁶, l'introduction au tournant du siècle des catégories paternel/maternel n'est pas anodine. Au contraire, un tel choix doit être analysé dans le cadre du processus d'émancipation qui s'amorce avec la Révolution française et dans lequel la question juive se pose justement comme une *question*, en raison de la manière particulière dont les Juifs rentrent dans ce processus : s'il apparaissent différents, *plus différents de ce qu' " on ne l'est " »*¹⁷, écrira Rosenzweig, c'est parce que le « nous » qui les rassemble n'est pas fondé sur un lien d'appartenance, mais il repose sur la demande d'égalité qu'ils formulent et par laquelle ils sont réunis¹⁸. Or, il nous semble

13 F. Engels, *L'Origine de la famille et de la propriété privée*, Paris, Tribord, 2012, p. 8-10

14 J. J. Bachofen, *Die Versuch um Gräbersymbolik*, Basel, Bohnmaier Buchhandlung, 1859

15 Cf. en particulier la Préface de Momigliano à la traduction italienne de la *Gräbersymbolik*, J.J.Bachofen, *Il simbolismo funerario degli antichi*, Napoli, Giunta, 1989

16 Parmi les nombreuses études qui ont analysé les liens entre antisémitisme et aniféminisme au XIX^e, cf. S. L. Gilman, *Difference and pathology. Stereotypes of sexuality, race and madness*, New York, Cornell University Press, 1985. Pour le contexte français, cf. C. von Braun, « Le Juif et la femme : deux stéréotypes de l' "autre" dans l'antisémitisme allemand du XIX^e siècle », in *Revue germanique internationale*, 5 | 1996, 123-139. J. Le Rider, *Le Cas Otto Weininger : racines de l'antiféminisme et de l'antisémitisme*, Paris, PUF 1982

17 F. Rosenzweig, *Confluences. Politique, histoire, judaïsme*, Paris, Vrin 2003, p. 182

18 Ce que montre l'étude récente de Bruno Karsenti, en analysant dans la comment, après la Révolution française, la question juive se démocratise et devient une question sociale qui se pose à tout un chacun. B. Karsenti, *La question*

que c'est précisément la nature de cette différence qui est l'enjeu central du passage, au sein du discours antisémite, d'une identité fabriquée à partir des caractères du féminin à une qui, au contraire, a recours aux catégories de maternel et paternel.

Derrière les représentations du lien social dont les figures du père et de la mère deviennent, à partir de la lecture de Bachofen, les symboles, il y a avant tout une manière de penser l'articulation entre le religieux et le politique, à partir de laquelle il serait possible de penser le social. Autrement dit, de penser un peuple en tant que fait collectif qui est tel non pas en vertu d'un lien identitaire figé dans son passé et donc, pourrait-on dire, tourné « vers l'arrière », mais uni par un lien qui le projette vers l'avant¹⁹, vers la réalisation de cet idéal de justice dans lequel les religions monothéistes voient le salut. En ce sens, l'analyse de l'usage des catégories maternel/paternel au sein du discours antisémite semble ouvrir une voie féconde pour répondre au problème soulevé par Freud dans son dernier texte, *L'homme Moïse et la religion monothéiste*²⁰, à savoir celui posé par la loi mosaïque, la pensée d'un peuple qui parvient à lier son attachement à la tradition et son propre devenir.

Bibliographie

- BACHOFEN, Johann Jakob, *Le Droit maternel*, Lausanne, L'Age d'Homme, 1996
- *Il simbolismo funerario degli antichi*, présentation de A. Momigliano, Napoli, Giunta, 1989
- *Die Versuch um Gräbersymbolik*, Basel, Bohnmaier Buchhandlung, 1859
BERLIN, Isaiah, *Le bois tordu de l'humanité*, Paris, Albin Michel, 1992
BRAUN, Christina (von), « Le Juif et la femme : deux stéréotypes de l' "autre" dans l'antisémitisme allemand du XIXe siècle », in *Revue germanique internationale*, 5 | 1996, 123-139
BENJAMIN, Walter, *Écrits français*, Paris, Gallimard, 1991
CREUZER, Friedrich, *Symbbolik und mythologie der alten Völker*, Leipzig, Darmstadt, Leske, 1810- 1812
DAVIES, Peter, *Myth, matriarchy and modernity*, Berlin/New York, De Gruyter, 2010
DEMOULE, Jean-Paul, *Mais où sont passés les Indo-européens ? Le mythe d'origine de l'Occident*, Paris, Seuil, 2014
DETIENNE, Marcel, *L'invention de la mythologie*, Paris, Gallimard, 1981
ENGELS, Friedrich, *Les Origines de la famille et de la propriété privée*, Paris, Tribord, 2012
FREUD, Sigmund, *L'homme Moïse et la religion monothéiste*, Paris, Gallimard, 1986
GILMAN, Sander L., *Difference and pathology. Stereotypes of sexuality, race and madness*, New York, Cornell University Press, 1985
KARSENTI, Bruno, *La question juive des Modernes. Philosophie de l'émancipation*, Paris, PUF, 2016
- « Un autre approche de la nation : Marcel Mauss », *Revue du MAUSS*, vol. 36, n°2, 2010 p. 283- 294
MAUSS, Marcel, *La nation*, Paris, PUF, 2013
MÜLLER, Max, « *Mythologie comparée* », Paris, Laffont, 2002
POLIAKOV, Léon, *Le mythe aryen*, Paris, Calman-Lévy, 1971
RONSEZWEIG, Franz, *Confluences. Politique, histoire, judaïsme*, Paris, Vrin 2003
VICO, Gian Battista, *La Scienza nuova*, Paris, Fayard, 2001
WEININGER, Otto, *Sexe et caractère*, Lausanne, L'Âge d'Homme, 1975

juive des Modernes, Paris, PUF, 2016, p. 74-75

19 Sur la temporalité à laquelle le masculin et le féminin renvoient dans le discours antisémite, cf. aussi L. Poliakov, *Le mythe aryen*, op. cit., p. 207-208

20 S. Freud, *L'homme Moïse et la religion monothéiste*, Paris, Gallimard, 1986